

*Fiche 1.*

## **La géopolitique et ses différentes « écoles »**

Qu'est-ce que la géopolitique ? C'est à cette première question, si simple en apparence, à laquelle nous tentons de répondre, en faisant référence à l'histoire de cette « science » controversée et pendant très longtemps discréditée. Tout relèverait désormais, à l'appui du discours médiatique ambiant, de la géopolitique : au-delà même des relations internationales, celle-ci serait alors censée délivrer une analyse globale des évolutions technologiques, des conséquences du dérèglement climatique et plus généralement des conflits.

À l'inverse de la géographie politique cherchant à interpréter « politiquement » les phénomènes géographiques, la géopolitique étudie la politique et ses traductions conflictuelles, pour en donner une lecture de nature géographique.

Pour ce faire, cette méthode d'approche fait appel précisément à une démarche interdisciplinaire, au croisement de différents domaines de connaissances : ainsi, en plus de la géographie, elle se réfère aussi aux analyses relevant de l'histoire, de la philosophie ou encore des sciences politiques et sociales.

Pour être encore plus synthétique, la géopolitique s'intéresse « aux rapports entre la puissance et l'espace ».

Signalons, à cet égard, que la géopolitique a besoin de s'appuyer sur une multitude de données géographiques, avec pour but, précisément, de détecter les ruptures, les continuités et l'ensemble des arguments politiques et idéologiques, ayant une influence directe sur les comportements des acteurs internationaux.

Ajoutons alors et en guise d'alerte, à l'instar du philosophe « engagé », Raymond Aron, du Général Gallois ou du géographe Gérard Challian, les limites de la cartographie, très largement utilisée dans le domaine de la géopolitique et aux effets, parfois, déformants.

La lecture d'une carte ne saurait suffire, en effet, pour bâtir une stratégie et pour rendre compte des réalités géopolitiques touchant, à la fois, à l'évolution de facteurs humains complexes, aux ambitions des dirigeants politiques et aux aspirations, parfois contradictoires, exprimées par les populations.

## Géopolitique et géographie

Il est communément admis que l'étude de l'impact de la géographie sur la conduite des politiques des nations renvoie à une discipline historique. Si c'est au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que la géographie devient aussi le « sous-bassement » d'un système explicatif du monde, d'autres auteurs, beaucoup plus anciens, avaient déjà, en effet, exploré cette voie inédite. Et si le climat froid était plus propice à l'installation d'un régime de libertés ? Et à l'inverse, si un climat chaud, favorisait plutôt l'émergence d'un pouvoir despotique ?

Autant d'interrogations abordées par Montesquieu, quand celui-ci affirme, précisément, que la monarchie constitue, en effet, un rempart contre de potentiels envahisseurs, au sein de contrées riches et de « paysages ouverts ».

Dans un temps encore plus reculé, Aristote faisait explicitement le lien entre la nature et le tempérament des citoyens. En clair, il convient alors de reconnaître, selon le philosophe, la corrélation entre l'environnement géographique, les ressources à exploiter et le caractère du régime politique ou les besoins militaires à mobiliser. Au final, ces ensembles théoriques établissent un constat partagé : celui de considérer que les responsables politiques et les États sont contraints, pour survivre et résister, de s'adapter à la nature et à leur cadre environnemental.

### Les écrits de Rudolph Kjellen

Le terme « géopolitique » naît, quant à lui et en tant que tel, en 1905, à partir des premières analyses du professeur suédois Johan Rudolf Kjellen, au moment où deux grandes puissances émergent : d'un côté, l'Allemagne et, de l'autre, les États-Unis.

Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si ces deux nations abritent les « écoles » fondatrices de la géopolitique, antérieures, aux écrits originels de Kjellen.

Dès lors, de nombreux sujets internationaux ont été éclairés grâce à la « grille de lecture » offerte par la géopolitique. Il s'agira, par exemple, de montrer que posséder des frontières communes n'implique pas nécessairement une alliance ou une rivalité systématique et que, par ailleurs, des événements propres à la situation d'un pays donné peuvent aussi engendrer des conséquences d'ordre international. Citons ici, parmi bien d'autres faits, l'élection de Donald Trump et les évolutions de la politique étrangère des États-Unis, les répercussions du « printemps » arabe sur les équilibres politiques « régionaux », les rivalités entre l'Inde et le Pakistan, le conflit israélo-palestinien...

## La géopolitique : une méthode d'analyse

Au regard de ces propos généraux, la géopolitique peut alors être considérée comme une véritable méthode d'approche et de compréhension des phénomènes internationaux.

Elle facilitera, par exemple :

- la lecture des conflits et des stratégies des États, utile, tant pour le grand public que pour les praticiens et les responsables politiques ;
- l'identification des « facteurs clés », jouant un rôle décisif dans la définition des politiques extérieures conduites par ces mêmes États et du poids de l'histoire et des traditions, repère essentiel pour les peuples ;
- la reconnaissance, au sein de certains États constitués, de droits linguistiques et de courants nationalistes ainsi que de la place de la religion, des Églises et du « fondamentalisme » ;
- l'analyse de la diversité des régimes politiques faisant apparaître le maintien de gouvernements spécifiques, tels que celui de la Russie ou de l'Iran d'aujourd'hui, d'oligarchies et de dictatures.

Si la géopolitique permet d'appréhender les enjeux du monde, elle a été aussi traversée historiquement par différentes « écoles » de pensée.

### Le « courant » allemand

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'université de Berlin est un des premiers établissements à enseigner l'histoire et la géographie, sous un angle scientifique. Le géographe, Friedrich Ratzel, enseignant, à partir de 1886, à Leipzig, est considéré, à ce titre, comme le « père » de la « géographie politique ». Cet universitaire privilégie d'abord l'étude de la construction de l'État et de ses frontières et demeure, à cet égard, identifié comme l'inventeur du concept « d'espace vital » (Lebensraum). Selon Ratzel, toute nation doit être appréhendée comme un organisme vivant, doté d'un territoire, d'une morale et d'une culture. À partir de ces critères, l'Allemagne, de par son propre rayonnement, est appelée à dominer l'Europe et à s'étendre, parce que peuple « fort », en conquérant de nouveaux espaces, que ce soit en Europe centrale ou en Russie.

Dès lors, l'intérêt de Ratzel portera, d'une part, sur les mécanismes de construction de l'État et de ses rapports avec les espaces voisins, et d'autre part, sur l'idée que la géopolitique pourrait être « rangée » dans la catégorie des sciences naturelles.

## **Le « courant » américain : de Tayer Mahan à Nicholas Spykman**

« L'école » anglo-saxonne de géopolitique est incarnée, dans les années 1900, par Alfred Tayer Mahan. Ce fils d'un professeur de tactique militaire, légitime, quant à lui, l'expression de rapports de force entre les nations. Mahan, sceptique vis-à-vis du droit international et de ses protections juridiques, admet, en effet, que les relations inter-États relèvent de stratégies spécifiques et qu'à partir de cette logique de pensée, l'emploi de la force peut donc parfaitement, sur la base de vérités morales, se justifier, notamment par l'intermédiaire des grandes puissances navales. À cet égard, « habité » par l'idée de la suprématie de l'Occident et de la civilisation chrétienne, celui-ci demeure convaincu que la « maîtrise des mers » constitue une arme incontournable dans le cadre de la « mondialisation » du commerce.

Évoquons, également, en lien étroit avec cette même « école » américaine, la contribution de Nicholas Spykman qui défendra, durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la nécessité de contrarier « l'expansion communiste » par le biais d'une alliance, autour d'un « anneau des terres » – ou « rimland » –, composé des États-Unis, de l'Europe occidentale, du Moyen-Orient, de l'Asie maritime, de la Chine et de l'Extrême-Orient.

Dans cette logique, « celui qui tient le « rimland » contrôle « l'Eurasie » et donc tient le monde ». Nous savons que cette théorie a inspiré la doctrine du « containment », soutenue par le président Truman à partir de 1947. À ce titre, pour vaincre l'URSS, « puissance de la terre », les États-Unis, « tirant leur force de la mer » ont donc l'obligation de maintenir des relations stables avec ces États du « rimland ». Spykman affirme, par ailleurs, que si les États-Unis et l'Inde constituent des grandes puissances mondiales, il indique que l'URSS pourrait devenir la nation dominante en Europe, au même titre que la Chine en Extrême-Orient.

## **Le « courant » anglais : la thèse de Halford Mackinder**

À la différence de la théorie de Mahan mettant l'accent sur la « maîtrise des mers », la pensée classique anglaise, au travers du géopoliticien, très emblématique, Halford Mackinder, privilégie plutôt la notion de « heartland ». Dans un ouvrage, publié en 1904, celui-ci démontre, en effet, que le « heartland » est la source principale des rivalités entre les pays du monde.

Autour de ce « heartland » (comprenant la partie continentale de l'Eurasie, avec pour centre, la Russie), vient s'agréger : un « anneau » intérieur, formé par le Moyen-Orient, l'Asie du Sud-Est et l'Europe occidentale ; et un « anneau » extérieur ou insulaire, composé par le Japon et par les Îles britanniques.

Dès lors, les conflits géopolitiques auraient fortement tendance à se concentrer entre le pivot et ces deux « anneaux » et de fait, entre les puissances continentales et maritimes : avec pour objet précisément, le contrôle de « l'heartland », passage obligé pour commander « l'île mondiale » et donc pour conquérir le monde entier.

## **Le « courant » français : l'apport d'Yves Lacoste**

Campée dans une position très critique vis-à-vis de la doctrine « retzalienne », « l'école » française, qui s'est illustrée au travers de travaux historiques de Paul Vidal de la Blache, a souhaité, par exemple, démontrer la francité de l'Alsace et de la Lorraine.

Plus récemment, sur la base de son analyse des conceptions originelles de la géopolitique centrées sur l'étude exclusive des États au sein de leur propre sphère géographique d'influence, citons, également, l'apport déterminant d'Yves Lacoste, défenseur d'une conception plus large de la géopolitique. En effet, le spécialiste français indique que celle-ci devrait plus globalement s'intéresser à « *l'étude des rivalités de pouvoir sur un territoire [...] ; et de la capacité d'une puissance à se projeter à l'extérieur de ce territoire* ».

### **ZOOM SUR LA NOTION DE « SYSTÈME INTERNATIONAL »**

La notion de « système international » a été inventée, par les Européens, dans le contexte spécifique de la Renaissance. Au travers des traités de Westphalie, signés en 1648, est apparue, en effet, l'idée affirmée, et donc non sans rapport avec la géopolitique historique et actuelle, de la nécessité d'entretenir des relations entre des États souverains, reposant sur des principes d'équilibre et d'égalité.

## Fiche 2.

# Géopolitique et relations internationales

La disparition de certaines thèses géopolitiques, ayant inspiré historiquement la doctrine hitlérienne des relations internationales, a constitué une des conditions, en Europe, pour assurer la réconciliation franco-allemande après la Seconde Guerre mondiale. En URSS, Staline a souhaité, quant à lui, « jeter le voile » sur l'histoire du pacte germano-soviétique ; et aux États-Unis, bon nombre d'universitaires disaient ne plus se reconnaître dans les théories de Spykman ou Mackinder, jugées trop proches de raisonnements centrés sur la notion de « rapports de force », occultant, par là même, la morale et la justice.

## Nazisme et géopolitique

La géopolitique a été pendant de nombreuses décennies « diabolisée », du fait de son association « intellectuelle » historique avec le nazisme. À ce titre, Karl Haushoffer, ami de Rudolf Hess, incarne ce rapprochement. Celui-ci a, en effet, inspiré la géopolitique nazie : fondée sur les frustrations de l'après première guerre mondiale et le refus du traité de Versailles. Dès lors, l'objectif est de permettre à la nation allemande et à son peuple de retrouver son unité, au travers de la construction d'un nouveau Reich.

L'obsession de Karl Haushoffer et des Nazis vise, en effet, à offrir à l'Allemagne une superficie en rapport avec ses prétentions économiques. Ainsi, cette nouvelle Allemagne doit afficher sa vocation à « organiser » le monde : à savoir, un continent africain dominé par l'Allemagne ; la constitution d'un bloc « Eurasie » à l'est ; une Asie sous l'autorité du Japon ; et au total, la formation d'un espace « eurasiatique » visant à contrebalancer la puissance des États-Unis et à s'opposer au Royaume-Uni.

## Une science discréditée

Si Karl Haushoffer, « compagnon de route » du nazisme, n'a endossé aucune responsabilité avérée dans les crimes contre l'humanité commis par ce régime, au nom d'une idéologie raciale, il contribua pourtant, au travers de ses propres démonstrations, à disqualifier la géopolitique.

Ce discrédit de la géopolitique se traduira, au lendemain de l'armistice de 1945, par un rejet de cette discipline, qui plus est, au regard de son penchant historique pour une certaine forme de « déterminisme géographique ».

## Une science réinterrogée

C'est donc bien à la fin du monde dit « bipolaire » et encore plus tard, au moment de la « dissolution » de l'Union soviétique et de la réunification allemande, que la géopolitique retrouvera, réellement, toutes ses lettres de noblesse. Celle-ci est alors censée apporter son éclairage sur la compréhension de toutes les rivalités qui ressurgissent entre les États, en lien direct avec la « guerre froide » et ses conséquences politiques.

Si Henry Kissinger, conseiller politique du président américain Richard Nixon, ose réemployer, à nouveau, l'expression de « géopolitique », au moment du conflit entre le Vietnam et le Cambodge, d'autres nations, comme la Russie ou l'Allemagne, désireuses de se donner un nouveau rôle sur la scène mondiale, font aussi appel à cette « science » historique. Il est démontré, par ailleurs, que sur la période plus récente, les théories géopolitiques se voient même enrichies par l'émergence de la géo-économie.

## L'apport de la géo-économie

Cette discipline peut alors être considérée comme un prolongement de la géopolitique. Elle apporte, de façon convergente, ses propres observations dans le cadre de la mondialisation économique, entraînant, au nom du « libre-échange », de nouvelles formes de circulation d'informations et de flux matériels et humains, le plus souvent réalisés par des acteurs transnationaux – firmes multinationales, entreprises, banques, syndicats, travailleurs. Dès lors, il convient aussi d'intégrer, par le biais de la géopolitique et de la géo-économie, la dimension proprement économique et commerciale des relations internationales : en prenant en compte le fait que les États, eux aussi, se doivent de s'investir dans cette compétition à la production et à cette course à l'innovation dans ce monde « ouvert ».

Ajoutons que l'économie et ses manifestations guerrières ont toujours été présentes dans la vie internationale. La « guerre froide », elle-même, a pu aussi être considérée, d'abord et avant tout, comme une guerre d'ordre économique et d'ailleurs, perdue par l'URSS. À cela s'ajoutent, au cours de l'histoire, les conflits pour contrôler les ressources et les matières premières, la conquête de colonies ou encore la création d'un marché commun en Europe, « réaction » d'ordre économique, vis-à-vis de la puissance soviétique. Au total, nous pouvons assez aisément affirmer que la géo-économie et la géopolitique se doivent, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, d'être utilisées de façon concomitante et complémentaire. Ces deux disciplines, ainsi réunies, permettent d'embrasser différentes visions du monde, toutes utiles à la compréhension des enjeux et des grandes problématiques qui agitent la planète.

Pour compléter ce propos, précisons que l'arrivée de la géo-économie sur le « marché » scientifique, a correspondu à l'annonce de la « fin d'un monde ». Francis Fukuyama a, en effet, insisté sur la « fin de l'histoire », du fait que les Occidentaux auraient réussi à imposer le modèle libéral et à stopper les conflits stratégiques et idéologiques. D'autres observateurs ont préféré nous mettre en garde, en cette période de nouvelles incertitudes « d'après-guerre froide » sur un éventuel « choc des civilisations », à l'instar de Samuel Huntington.

Au-delà même de ces considérations générales, arrêtons-nous, par ailleurs, sur les principales conceptions des relations internationales, renvoyant à autant de « doctrines » qui font encore débat sur la période contemporaine, notamment face aux contraintes des réalités.

## **Les « réalistes »**

En référence à des auteurs anciens, que ce soit Thucydide ou encore Hobbes, ce courant s'est développé et affirmé, au point de devenir dominant, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Les « réalistes » plaident en faveur d'une vision fondée sur la prise en compte de critères, qui font la réalité des relations internationales : son mode d'organisation, la défense des intérêts nationaux et bien entendu la nature humaine et ses propres lois. Si ce courant a connu « flux et reflux », au gré des événements et de la diplomatie ambiante, il a toujours cherché à faire correspondre sa « lecture » aux réalités du moment, en insistant assez fortement sur le rôle essentiel des États et des grandes puissances, dans la conduite, au nom d'une forme d'égoïsme, des conflits internationaux.